



Nathalie P. Rollin

Une pincée de courage



Nathalie P. Rollin

Une pincée de courage

© Nathalie P. Rollin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6567-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

***Pour mes deux adolescents
qui me font grandir tous les jours.***

1

Marie ouvrit les yeux sans être réveillée par des lamentations oppressantes. Enveloppée dans une couette moelleuse, elle se sentait en sécurité dans le canapé trônant au milieu du salon de son amie Sophia. Elle savourait le calme en observant le haut plafond orné de moulures semblables à celles d'un tableau dont l'œuvre restait à peindre. Autour d'elle, de nombreuses photographies de paysages exotiques embellissaient la pièce. En les contemplant, Marie s'évadait dans des lieux reculés, empreints de sérénité.

Des rayons de soleil s'infiltraient à travers les rideaux, annonçant une nouvelle journée de silence dont elle jouissait depuis deux semaines, après de nombreux mois passés à l'hôpital. Son regard s'attarda sur un cliché de son amie enfourchant une Vespa au milieu des vignes de Toscane. Un sourire léger s'afficha sur le visage de Marie, décoré d'un grain de beauté perdu sur sa joue droite. Sophia l'avait accueillie à bras ouverts, s'occupait d'elle comme d'une enfant en réalisant les tâches quotidiennes et la réconfortait en l'enlaçant lorsque les cauchemars envahissaient ses nuits. Son soutien avait porté ses fruits, car Marie ressentait aujourd'hui l'apaisement que la vie lui avait refusé depuis le décès de son époux.

Soudain, des rires d'enfants jouant dans la cour parvinrent à ses oreilles. Marie recouvrit la tête avec son coussin. Les sons s'atténuèrent pour devenir à peine audibles, mais le mal était fait. Quatre jeunes visages effrayés se gravèrent dans son esprit et le désespoir l'envahit. Elle tenta de gommer les scènes du passé et se retourna à plusieurs reprises sans réussir à se rendormir.

Marie entendit un trousseau de clés tapoter contre la porte d'entrée.

— Debout Bella, ordonna Sophia en tirant sur le duvet. On sort !

— Non, s'il te plait, geignit Marie en ramenant la couverture à elle.

— Tu t'es suffisamment reposée, ma chérie ! Je t'emmène dans un ravissant petit café-restaurant que j'ai découvert hier. Les propriétaires, Mark et Lukas,

m'adorent déjà !

Marie roula des yeux. Chez Sophia, séduire relevait de l'inné et peu de personnes restaient insensibles à son charme.

— Je veux te voir sous la douche dans cinq minutes, sinon... la douche viendra à toi !

Sophia s'éloigna en esquissant quelques pas de danse. Marie lâcha un râle de défaite. Rien n'empêcherait cette femme au sang italien de passer à l'acte. Elle sortit un pied, puis le second, laissant progressivement apparaître ses jambes brunes. Assise au bord du canapé, Marie sursauta lorsque Sophia cria de la cuisine :

— Et aère-moi cette pièce !

Obéissant aux consignes de son amie, Marie se retrouva quelques instants plus tard sous un torrent d'eau chaude. Elle eut à peine le temps d'en profiter qu'elle sauta dans un coin de la douche en poussant un cri.

— Oups, j'ai oublié de te dire qu'on allait couper la chaudière dans l'après-midi. Il n'y aura plus d'eau chaude avant ce soir, lui annonça Sophia derrière la porte.

— Attends, j'ai une idée ! cria-t-elle. Sophia fila, laissant Marie grelotter dans la cabine. Elle revint plusieurs minutes plus tard, portant un seau fumant et une cruche en plastique.

— Et voilà ! Tu pourras te laver comme tu le faisais à Pondichéry, dit-elle d'un air satisfait.

Marie saisit le récipient, y plongea le pichet et déversa le contenu sur sa peau. Une sensation agréable se diffusa dans son corps et la chair de poule douloureuse disparut. Elle réitéra l'action, mouillant ainsi ses longs cheveux noirs. Les gestes qu'elle n'avait pas réalisés depuis son arrivée en Allemagne revenaient avec aisance. Elle frotta son corps avec un carré de savon à la rose et élimina la mousse avec des pichets d'eau successifs. Pour finir, Marie versa l'eau restante dans le seau sur la tête. Elle n'avait rien oublié de cette routine quotidienne datant de sa plus tendre enfance.

Après s'être habillée, la jeune femme se tint devant le miroir, les bras ballants.

Ses cheveux, dont elle avait toujours pris soin, avaient perdu de leur brillance. Les auréoles sombres autour de ses yeux noirs lui donnaient un air de raton laveur. Les vestiges de ses nombreuses grossesses s'étant effacés, le pull difforme et le pantalon beige devenu trop large la faisaient ressembler à un sac de pommes de terre. Elle se détourna de son désolant reflet.

La crainte de l'avenir lui comprima l'estomac. Marie glissa le long du mur et se prit la tête entre les mains. Des perles humides coulèrent sur ses joues. Elle ne réussirait pas à quitter le cocon rassurant de cet appartement.

Sophia ouvrit la porte et vit son amie à terre, le regard suppliant.

— Je sais que c'est dur, ma chérie. Mais sortir va te faire du bien, dit-elle avec douceur.

Marie prit la main que Sophia lui tendait sans chercher à négocier avec celle qui avait toujours le dernier mot.

Dans l'entrée, la trentenaire enfila son vieux gilet à carreaux blancs et violets avant de se couvrir de son unique veste achetée lors de son arrivée à Berlin, dix-sept ans plus tôt. Marie fronça les sourcils lorsqu'elle vit Sophia s'approcher avec le sac de voyage qui l'avait accompagné lors de son retour de l'hôpital. Sophia soutint le regard sombre de son amie.

— Marie, tu sais que je t'adore. Mais tu ne peux pas te cacher plus longtemps ici.

Sophia lui rappela la conversation qu'elles avaient eue quelques jours plus tôt. Cette situation était temporaire. Il était temps de rentrer chez elle.

— Je sais, dit-elle, dépitée.

Marie s'arrêta un instant dans le couloir. Vivre dans ce bel appartement, avec une vue magnifique sur le château de Charlottenburg, allait lui manquer. Elle quitta l'immeuble propre et agréable à vivre en traînant des pieds. Résider dans ce beau quartier de Berlin était un rêve inaccessible.

Après avoir traversé deux arrière-cours en enfilade, situées au milieu d'un quartier réputé pour ses nombreux petits restaurants multiculturels, Sophia et Marie s'arrêtèrent devant l'entrée d'une boutique de fleurs aux encadrements de fenêtres mauves. Marie n'eut pas le temps de questionner son amie que celle-ci s'engouffra déjà à l'intérieur. D'innombrables plantes vertes, de formes et tailles variées, se dressaient face aux deux amies. Elles ne constituaient pas un obstacle pour Sophia qui slaloma entre les arbustes avant de disparaître. Marie tenta de la suivre en évitant de se faire fouetter par le feuillage tombant des plantes accrochées au plafond. L'humidité du local lui donna l'impression d'être dans la jungle. Ce sentiment fut renforcé par le bruit de l'eau qui coulait le long d'un mur. Arrivée aux côtés de Sophia, Marie s'étonna de découvrir devant elle une porte à double vitrage ornée de pots de fleurs suspendus. À travers les vitres, elle aperçut plusieurs tables. Marie posa sa main sur sa poitrine lorsque Sophia fit coulisser la porte.

Des pots de fleurs embellissaient les étagères murales, tandis que des plantes vertes pendaient le long des fenêtres. Un petit vase rose contenant un dahlia blanc décorait chaque table en pin. Des chaises en velours, dont la teinte s'harmonisait à celle des pots, invitaient à s'y installer. Une jeune femme, que Marie n'avait pas remarquée, s'affairait dans l'espace exigu entre un comptoir en bois sombre et un mur vert anis. Captivée par un oranger planté dans un coin de la pièce, Marie sursauta lorsque la serveuse les accueillit avec un grand sourire. Elle les guida ensuite vers une table située sous l'arbre.

En s'installant, Marie découvrit un bouquet de fleurs coloré et un grand biscuit rond décoré du chiffre trente-cinq.

— Joyeux anniversaire, ma belle ! Aujourd'hui, c'est ta journée et le début d'une nouvelle vie, dit Sophia en la prenant dans ses bras.

— On dirait que tu t'es régälée, constata Sophia en observant l'assiette vide de son amie.

Marie acquiesça en avalant le dernier morceau de saumon grillé à la coriandre, sa plante aromatique préférée. Sophia saisit l'occasion pour aborder un sujet

délicat.

— J’ai reçu une lettre de ta mère, murmura-t-elle.

Marie se raidit en se souvenant de la manière dont s’était terminée la dernière visite de sa mère, quatre ans plus tôt. Dès qu’elle avait appris le décès de son gendre, Antoinette-Chandra avait pris le premier avion pour épauler sa fille devenue veuve bien trop tôt. Le soutien apporté pour les tâches domestiques et la prise en charge des enfants avait permis à Marie de tenir durant les premiers jours suivant la mort de son époux. Mais cette aide s’était transformée en calvaire ponctué de disputes fréquentes. Les reproches maternels avaient tout d’abord porté sur l’éducation des jeunes enfants. Mais le véritable sujet de discorde, qui avait précipité le départ de sa mère, fut la suggestion de cette dernière de lui trouver un nouveau conjoint. Marie n’avait pas supporté que sa mère puisse envisager une nouvelle union après la récente disparition du père de ses enfants. Elle avait hurlé sur Antoinette-Chandra qui avait menacé de partir sur le champ. Sa fille ne l’avait pas retenue. Marie avait été attristée du peu de confiance que sa mère accordait en sa capacité de subvenir seule aux besoins de sa famille. Elle avait voulu lui prouver le contraire.

Mais elle avait échoué.

La voix de Sophia sortit Marie de ses pensées.

— Elle s’inquiète pour toi.

Dans un but commun de soutenir Marie dans le deuil, Sophia et Antoinette-Chandra s’étaient immédiatement entendues. Elles avaient formé une équipe complémentaire fonctionnant à merveille. Sophia avait tenté de jouer les médiatrices lorsque les disputes entre mère et fille devenaient de plus en plus fréquentes. Cependant, cela n’avait pas suffi à réconcilier les deux femmes.

— Si je me retrouve dans cette situation, dans ce pays et sans emploi, c’est bien à cause d’elle, marmonna-t-elle, s’adressant plus à elle-même qu’à son amie. Si seulement j’avais pu étudier...

Marie soupira et s’affaissa contre le dossier de la chaise. La magie des lieux se dissipa au profit des complications à venir, qu’elle avait temporairement occultées durant les quelques jours de répit passés auprès de Sophia.

— Finalement, elle a eu raison sur un point... je n’ai pas été à la hauteur. Je

suis vraiment une mauvaise mère.